



« POINT DE VUE » EST ALLÉ À LA RENCONTRE DE FRANÇAIS QUI PORTENT HAUT NOS COULEURS À L'ÉTRANGER. CETTE SEMAINE...

Robert Couturier

Le créateur de paradis

U ne silhouette de dandy, une culture d'honnête homme, un rire qui embarque l'assemblée, Robert Couturier est tout simplement irrésistible. Ce conteur hors pair, follement distrayant, a parfois la dent dure, mais souvent le cœur tendre. Il aime passionnément les belles choses, le goût français, les gens joyeux, les ani-

Gourou du bon goût à New York, cet architecte décorateur a construit ou embelli les maisons des familles les plus privilégiées. Des Goldsmith aux David-Weill en passant par les Hearst ou les Rothschild, rencontre avec un Français que tout le monde s'arrache.

Par **Adélaïde de Clermont-Tonnerre**

Photos **David Atlan**

maux en général et les chiens en particulier qui sont quatre à se disputer les canapés de sa maison de campagne. Il se partage entre ce palais grand siècle, né de son imagination dans le Connecticut, et son duplex de Soho où nous l'avons rencontré. Dans un immeuble typiquement new-yorkais sur Mercer Street, le premier étage accueille ses collaborateurs ; le second lui sert de pied-à-terre. Cet espace



largement ouvert est rempli de livres d'art, de trésors et de bibelots. On note au passage des photographies de fleurs de Ron Agam, un trône égyptien, des candélabres en argent, des tapis signés et un portrait de notre hôte tout jeune homme.

Robert a grandi à Paris dans une famille très « comme il faut », ou faudrait-il dire « comme il ne faut pas ». Ses parents peu présents, peu aimants, lui faisaient certes faire ses costumes d'enfant sur mesure, mais ils ne se préoccupaient pas excessivement de son sort. À 7 ans, il est envoyé en pension. À lui de se débrouiller pour pousser droit et trouver sa voie. « J'ai commencé par hasard, confie-t-il. Adolescent, je ne savais pas du tout vers quel métier me tourner. Mon professeur de philosophie m'a demandé ce que j'aimais faire. J'ai répondu : dessiner, lire et écouter de la musique. Bon, a-t-il répondu, avec ça vous n'allez pas faire de la finance... Je lui ai montré mes dessins. Et il m'a dit que je devais devenir architecte décorateur. » Élève obéissant, Robert met le conseil de son maître en pratique. Il se rend chez sa grand-mère, une femme grand genre qui, derrière sa dureté apparente, adore son petit-fils. Il lui annonce sa décision. Madeleine est tout sauf emballée par ce projet professionnel. « Elle était épouvantée : "Tu vas rentrer chez les gens que nous connaissons par la porte de service !" » Je lui ai expliqué que les choses avaient beaucoup

changé, et que maintenant on rentrait par la porte de devant. » L'élégante se laisse convaincre et envoie le jeune homme faire ses classes d'arts décoratifs à Camondo. Sa prestigieuse école de la rigueur terminée, Robert s'envole pour les États-Unis. « Je venais souvent à New York en vacances. La mère de papa y possédait un appartement. J'étais grisé par l'air de liberté que l'on respirait à Manhattan. J'ai loué un pied-à-terre et j'ai connu des années très amusantes dont Warhol était le meneur de jeu. Andy parlait très peu. Il était spectateur du monde qu'il avait organisé. Il y mêlait des héritiers, des travestis, des artistes... J'allais au Studio 54 tous les soirs. Je rentrais très tard en titubant chez moi et il ne m'est pourtant jamais rien

Construit de toutes pièces sur cette colline dominant le pacifique, ce palais mexicain est l'une des réalisations favorites de Robert Couturier.



© TERRY WHITTAKER-ALAMY / HEMIS, IMAGE COURTESY OF CUIXIMALA



arrivé. Le matin, j'étais si assommé que le concierge de l'immeuble m'examinait de haut en bas pour vérifier que j'avais bien deux chaussures de la même couleur et une mine présentable. C'était très joyeux, mais c'était la bohème... »

Le jeune architecte décorateur fréquente tout ce qui brille à New York, mais tire le diable par la queue. Il faut attendre un dîner chez Michel et Marina de Grèce pour que la roue tourne. « À l'époque, je n'avais pas beaucoup d'argent. Lorsque l'on m'invitait à dîner j'y allais, cela me permettait d'avoir le ventre plein pendant trois jours. C'est là que j'ai rencontré l'homme d'affaires Jimmy Goldsmith. J'avais 26 ans, et il m'a proposé de décorer la maison qu'il venait d'acheter à New York. J'ai compris la chance que ce serait pour moi et je ne l'ai pas laissée passer. » Il aidera ensuite le milliardaire à réaliser des projets totalement fous, notam-



L'architecte décorateur (ci-dessus) nous reçoit dans son loft de Mercer Street à New York.

ment un palais au cœur d'une fabuleuse propriété sur le Pacifique et un magnifique château en Europe perdu dans la forêt. Ces références de choix lui amènent des clients par dizaines.

Six ans plus tard, il peut ouvrir son propre bureau. À présent, Robert Couturier Inc., compte dix-huit personnes dont cinq décorateurs et deux architectes en charge des dessins et des chantiers. Ses réalisations vont d'un appartement des plus contemporains à Berlin, Paris ou Gstaad, à une maison en plein cœur d'Hollywood en passant par une hacienda au pied d'un volcan mexicain, une maison de plage sous les tropiques ou un château à Salzbourg... Robert Couturier est curieux de tout, mais sait choisir ses projets. « Il y a quelques années, alors que j'étais moins à l'aise financièrement, j'ai refusé un chantier très important. Ce n'est pas parce que quelqu'un est important que l'on

« J'ai la chance de pouvoir travailler avec des gens que j'admire. »

peut tout accepter. » Il raconte avec humour ce couple fort influent qui voulait construire une « maison française ». L'architecte présente à sa cliente le meilleur du goût hexagonal, la dame déteste. « Elle me montrait des choses qu'elle pensait françaises, à la croisée de Disneyland et d'un bordel à la Nouvelle-Orléans. Elle voulait de la fausse vaiselle Louis XV, des tripotées d'anges mal dégrossis nageant dans des brassées de fleurs, et des fioritures partout. C'était ignoble. » Loin de se laisser décourager, Robert l'emmène en visite à Paris pour lui faire découvrir des bijoux d'architecture. Sa cliente est horrifiée par tout ce qu'elle voit. De retour à New York, il explique au couple qu'il ne pense pas être la personne adaptée à leur projet. « À l'époque, j'avais vraiment besoin de ce chantier, mais nous n'avions absolument rien en commun. Ils l'ont très mal pris. Comme des amoureux que j'aurais plaqués ! Ils ont même essayé de me faire un procès, mais on ne poursuit pas les gens en justice pour divergence de goût ! »

Ce goût pour les XVII^e et XVIII^e siècles français reste un peu sa madeleine. Robert Couturier pense que l'engouement pour cette période est terminé et qu'il n'y reviendra pas. « La mondialisation favorise le mélange et crée une différence culturelle trop importante pour que Louis XV veuille dire quelque chose à Bombay ou à Shanghai. D'autant que ces meubles ne sont pas faits pour les êtres humains d'aujourd'hui. Nous sommes beaucoup plus grands et lourds. Il y a quelques semaines un invité s'est balancé sur une de mes chaises anciennes et l'a cassée net. On ne vit plus de la même façon. » Si l'architecte offre à ses clients toute la diversité du XXI^e siècle, il continue, pour son plaisir personnel, à collectionner le mobilier ancien et les tableaux de maître dont des portraits signés du père de madame Vigée-Lebrun, d'autres de Nattier et de Vuillard, une cathédrale de Reims d'Utrillo ou des dessins de Toulouse-Lautrec. Surtout, il continue à suivre son instinct et ses passions : « Aujourd'hui j'ai la chance de pouvoir travailler avec des gens que j'admire et pour lesquels j'ai de l'amitié. C'est incroyablement précieuse. » ●



Dans le salon du décorateur une table en chêne et porcelaine de Jacques Adnet et Maurice Savin, des chandeliers d'argent baroques, tout un mélange éclectique et raffiné.